

2

Je venais de dire au revoir à une patiente vers le milieu de l'après-midi. En attendant le rendez-vous suivant, le dernier d'une journée bien remplie, j'étais en train de rédiger le diagnostic que je venais de poser. M^{me} Grenet, la secrétaire réceptionniste et cheville ouvrière de notre cabinet, laquelle prétendait que sa mémoire était la vraie cause de sa discrétion tant louée parce qu'elle oubliait tout – mais à volonté –, est alors entrée pour déposer le dossier que j'attendais sur le coin de mon bureau le plus proche de la porte. Après que je lui ai dit : « Faites entrer, s'il vous plaît, Madame Grenet », elle s'est éclipcée comme elle était venue, sur la pointe des pieds.

J'ai ralenti le mouvement de mon stylo pour vérifier d'un coup d'œil le nom inscrit sur l'étiquette du dossier, un patronyme inconnu de moi, celui d'un certain Rodriguez, de même que le prénom Rosario, qui m'a rappelé notre Rosaire, tombé en disgrâce, je ne sais trop pourquoi, depuis la Deuxième Guerre. Lorsque j'ai entendu une voix de velours me dire avec un accent hispanique aux nasales approximatives :

« Bontchour, doctor Bértho », j'ai levé les yeux, étonné de ne pas entendre une voix d'homme. Par un phénomène tout à fait singulier, le quidam plus ou moins maladif que je m'attendais à voir s'était métamorphosé en gemme rayonnante. Je n'en croyais pas mes yeux : la madone de mes rêves peu chastes d'adolescent daignait enfin se montrer à moi !

Il me semblait qu'aucune femme plus désirable n'avait franchi le seuil de mon bureau. Plus même : de ma vie, je n'avais vu un visage d'un ovale aussi pur, dévoré par d'immenses yeux noirs, aussi noirs que sa chevelure d'une surprenante densité qui accrochait la lumière du plafonnier à chacun de ses mouvements. Elle portait une robe fleurie, aux couleurs éclatantes quoique délavées par l'usage, qui évoquait de lointaines contrées ensoleillées. Un sourire timide écartait ses lèvres nettement dessinées, sans aucun rouge. Mon regard a porté d'instinct sur son corsage. Un médaillon d'argent à l'effigie de la Vierge, gravée sans finesse, m'a-t-il semblé, pendait par une chaînette juste au-dessus de la naissance des seins. J'ai baissé les yeux pour échapper à une sensation inopportune de plaisir.

Je lui ai demandé si elle portait bien le nom inscrit sur le dossier que je n'avais pas encore ouvert : « Rosario Rodriguez ». Elle m'a répondu de la même voix (je dois dès à présent renoncer à transcrire son sabir franglais mêlé à un riche fond hispanique) : Oui, c'est bien moi, je suis Rosario, Monsieur le docteur. Ce prénom qui finissait par un *o* ne désignait-il donc

plus un homme ? Elle m'a repris avec un sourire gêné : Non, il s'agissait d'un prénom bien féminin dans son pays, le Mexique, et dans d'autres pays du continent, où finissent par un *o* quelques prénoms féminins, tels Consuelo, Amparo...

J'ai invité la jeune et belle patiente à s'asseoir. Je possédais les rudiments de la grammaire espagnole, assez pour me permettre de lire un peu cette langue et même de la baragouiner. Après avoir jeté un autre coup d'œil à son dossier, j'ai répété en essayant maladroitement d'imiter son accent : Rosario Rodriguez alors ? Elle a souri encore une fois avec bonté pour me laisser entendre que je commettais une nouvelle erreur. Elle a tendu le bras pour me prendre le stylo des mains, ce qui m'a permis d'effleurer discrètement une peau soyeuse, et a ajouté un accent sur le *i* de son nom. Elle a répété à plusieurs reprises *Rodríguez*, en insistant sur la deuxième syllabe qu'elle pointait avec mon stylo. J'ai remarqué aussi qu'elle prononçait la consonne finale de son patronyme comme si c'était un *s*, à l'encontre de ce que l'on m'avait enseigné. Mes yeux allaient du *i* accentué à son regard qui continuait de me dévisager avec indulgence. L'accent dont elle avait coiffé cette voyelle m'a semblé un drapeau hissé au sommet de sa hampe, l'emblème d'une langue que j'aurais aimé parler comme un natif à cet instant.

Je lui ai plutôt dit que j'allais rompre avec mes habitudes, et que ce serait plus facile pour moi de l'appeler par son prénom, que je prononçais à ma façon,

c'est-à-dire mal. Elle m'a repris encore une fois : Non, pas *Rozario*, mais *Rossario*, pas *rose*, mais *rosse*. Cette mise au point très involontairement amusante m'a fait comprendre que j'aurais dû ajouter un accent imaginaire sur le *a* de son prénom, et non sur la voyelle finale, comme cela se fait en français. Pour le roulement particulier de la consonne initiale, je devais passer mon tour. Je lui ai dit : D'accord, *Rossário*, ce qui lui a tiré un nouveau sourire.

Comme pour jouer à égalité avec moi, elle m'a demandé mon prénom, dont seule l'initiale était inscrite sur la plaquette de cuivre posée sur mon bureau, presque sous ses yeux. Mais l'ignorait-elle vraiment ? Ou voulait-elle en vérifier la prononciation, problématique pour une hispanophone ? Quoi qu'il en soit, ce ne pouvait être qu'un appel à la familiarité, sinon à une certaine intimité. J'ai été enchanté par cette ignorance, feinte ou non, qui semblait prouver un intérêt plus que médical pour ma personne.

Je lui ai répondu d'une voix empressée, comme si je n'attendais que cette question : Joël ! Elle a répété ces deux syllabes en mettant un accent sur le *o*. C'était à mon tour de la reprendre. Elle n'arrivait pas non plus à prononcer ce *j* qui, dans sa langue, possède une valeur phonétique distincte de la nôtre. Après quelques essais divertissants, j'ai été baptisé *Tchoél* ce fameux jour-là. J'ai fini par m'exclamer : D'accord, Rosario, va pour *Tchoél* ! Je me sentais rajeuni par cette métamorphose phonétique.

3

Après cette prise de contact aussi exaltante que singulière, j'ai repris mon sérieux pour vérifier avec Rosario ses réponses aux questions du formulaire d'inscription. Elle était bien née le 27 juin 1942. À cette date, ai-je pensé, j'avais déjà quinze ans et vivais encore avec mes parents dans un quartier terne de Trois-Rivières. L'adresse et le numéro de téléphone étaient ceux d'une petite pension dans l'est de la métropole. Le statut marital avait été laissé en blanc. Je lui ai demandé, en retenant mon souffle, si elle était mariée. Quand elle m'a répondu à mi-voix par la négative, en courbant la tête soit par pudeur soit pour éviter mon regard, j'ai ressenti un soulagement qui n'était certainement pas d'ordre professionnel.

Tout en tirant sur la chaînette du médaillon avec ses doigts exquisément effilés, elle s'est mise à raconter plus que je n'en demandais, comme si ma question avait ouvert les vannes de ses émotions. Elle accompagnait son vocabulaire et ses phrases qui hésitaient entre trois langues de gestes et de mimiques destinés à en préciser le sens. Pendant ce temps, je confondais

moi-même les mots qu'elle prononçait avec l'interprétation que je me faisais du fascinant appui physique qu'elle leur accordait, comme si je traduisais sa pensée au fur et à mesure. Mon attention était toute concentrée sur son visage pendant qu'elle m'exposait, non sans flous, les événements de son passé, du moins ceux qu'elle estimait pouvoir m'intéresser. J'essaierai de les rapporter le plus fidèlement possible et, surtout, en mes propres mots.

Elle vivait sur la côte ouest de son pays, pas loin de Mazatlán, centre balnéaire et portuaire que je ne connaissais que de nom, dans un village si perdu qu'il ne figurait même pas sur les cartes géographiques. Ses parents étaient pauvres, peu instruits, mais très attachés à leurs coutumes; leur maisonnette avait pour tout terrain un potager et un verger qui suffisaient plus ou moins aux besoins de la famille. Ils restaient courbés du matin au soir sur ce lopin qui assurait tout juste leur survie. Son frère aîné s'était éclipsé avant l'âge de dix-sept ans, personne ne savait où ni pourquoi, peut-être pour traverser la frontière américaine, sans plus donner de nouvelles.

Ayant de la voix, de la mémoire et l'oreille fine, elle avait caressé le rêve de devenir chanteuse, voire cantatrice. J'ai alors pris conscience que sa voix, plus basse que grave, était merveilleusement ouatée. Une sorte de frisson m'a parcouru l'échine à l'idée saugrenue de la voir se pencher à l'instant vers moi pour me chuchoter des mots imprévisibles à l'oreille, des mots

qui seraient enveloppés de la douce chaleur de son haleine. Pour fortifier sa voix d'alto, elle avait essayé d'atteindre les sons les plus aigus que son larynx pouvait produire. Elle avait trop fatigué ses cordes vocales et ne pouvait plus donner de la voix. Elle était encore affectée par le souvenir de ces événements qui avaient bouleversé son plan de carrière. Sa vie lui semblait vide. Elle ne savait plus à quoi s'accrocher.

Elle a poursuivi son récit en me disant que, avant de gagner Montréal, elle avait passé quelques jours à New York chez sa cousine Soledad, de sept ans plus âgée qu'elle et pour qui elle n'avait aucun secret. Elle pouvait tout lui dire sans craindre d'être jugée. Dans son enfance, elle ne la voyait pas souvent parce qu'elles habitaient des villages un peu éloignés l'un de l'autre. Le mariage de Soledad avec Marco Diaz, un Cubain, les avait séparées géographiquement, ce qui ne les avait pas empêchées de continuer à s'aimer comme des sœurs. Elles se téléphonaient peu, à cause de la difficulté et du coût des communications, mais c'était pour elles un bonheur toujours renouvelé de se parler. Elles s'étaient promis de rester toujours *uña y carne*¹.

Soledad logeait dans un modeste deux-pièces du Bronx avec son mari et leurs deux garçons presque adolescents. Marco était un anticommuniste déclaré qui avait eu maille à partir avec les services secrets

1. Comme les deux doigts de la main.

castristes. Tous quatre avaient fui Santiago de Cuba un an et quelques mois plus tôt pour échapper à la purge qui avait suivi la crise des missiles. Les parents parvenaient tout juste à joindre les deux bouts. Soledad faisait des ménages de façon irrégulière et Marco conduisait un autobus de la métropole, rivé, une dizaine d'heures par jour, à un siège inconfortable qui lui cassait le dos. Rosario devait dormir sur un matelas pneumatique dans le salon-salle à manger.

C'est par sa cousine qu'elle avait appris que la miraculeuse pilule qui était en train de changer le destin des femmes existait bel et bien. Dans son village, les filles n'en parlaient entre elles qu'en chuchotant. Certaines mères de famille disaient que ce n'était qu'une rumeur, d'autres que c'était une invention diabolique pour corrompre les jeunes filles. Soledad elle-même hésitait à la prendre et demandait à son mari d'utiliser les préservatifs qu'elle se chargeait d'acheter. Ils devaient être très prudents, une troisième grossesse aurait été trop coûteuse pour leur budget.

Rosario avait été étonnée que les fils de sa cousine, laissés le plus souvent à eux-mêmes, se soient américanisés au point d'avoir attrapé l'accent chicano. Ils s'exprimaient déjà moins bien dans leur langue maternelle. Par la force des choses, Marco et Soledad eux-mêmes avaient commencé à mêler des termes américains à leur espagnol. S'échauffant et prenant un ton péremptoire, Rosario a commencé par dire que, quant à elle, son enfant... puis s'est interrompue net en reti-

rant vivement la main qu'elle venait de poser sur son ventre. Elle a baissé la tête, confuse d'avoir laissé son imagination trahir la raison pour laquelle elle avait quitté les siens, et se trouvait dans mon bureau. C'est du moins ce que je croyais avoir deviné.

Elle a repris son récit d'une voix plus calme. Le quartier de sa cousine commençait à être peuplé d'hispanophones, la plupart des Mexicains, vite reconnaissables à leur accent et à leur vocabulaire, ou des Cubains comme Marco, entrés de façon parfois illégale dans le pays et souvent chômeurs. Leur situation difficile ne les empêchait pas, surtout les plus jeunes, d'être de joyeux lurons, insoucieux des mœurs comme de l'avenir. Rosario se sentait déshabillée par leurs regards insistants et les détestait quand ils la sifflaient ou ricanaient à son passage. S'ils savaient ce qu'elle avait dans la tête, ils détaleraient aussitôt comme des lapins. Non ! comme des lâches qui ne veulent que du plaisir sans responsabilité.

Elle avait proféré cette dernière phrase en élevant la voix. Puis, à nouveau, elle m'a regardé fixement, comme si elle ne me voyait plus. Ses grands yeux noirs étincelaient, m'hypnotisaient. Je n'étais pas insensible à l'accusation qu'elle venait de formuler avec véhémence, me sentant moi-même mis en demeure de prouver sur-le-champ que je ne comptais pas parmi les lapins ou les lâches. La sortie de Rosario m'avait remis en mémoire certains épisodes de ma jeunesse effrontée, au moment où j'aurais tant voulu les avoir oubliés, sinon ne les avoir jamais vécus.

Mais, avant ce séjour à New York ? ai-je insisté, plus curieux, je dois l'avouer, de son passé que de lui venir en aide en tant que médecin. Sa tête a plongé encore plus, au point que son menton a fini par rencontrer sa poitrine. Elle a commencé à pleurer en serrant les lèvres, avant de marmonner : tché soui... *how say... embarazada*. J'ai cru qu'elle voulait exprimer sa gêne, sans me laisser en comprendre la cause, avant de réaliser mon erreur : elle était enceinte, mais n'avait pas trouvé le mot pour le dire en français, ni en anglais. Quant au mot espagnol qui disait tout de son état, c'était l'un de ces faux amis qui déconcertent les néophytes hispanisants comme moi, tel le fameux *constipado*² castillan. Si la grossesse de Rosario n'était guère perceptible encore, son « embarras », lui, sautait aux yeux.

Pour en avoir été souvent témoin, je comprenais le dilemme qu'elle vivait, celui des femmes enceintes déchirées entre les rêves d'avenir et les impératifs du réel. Rares étaient celles qui changeaient de décision lorsqu'elles étaient parvenues à la clinique. Je me gardais d'intervenir avant que la patiente ait exprimé le motif de sa visite, pour éviter de m'immiscer dans ce qui ne saurait être qu'un choix entre deux maux. Je me taisais donc, mais j'avais l'impression d'être concerné par celui de Rosario. Je voulais m'assurer de la raison cachée que le mouvement de sa main, d'autant plus significatif qu'il était involontaire, avait trahie. Les

2. Enrhumé.

rêves d'avenir n'avaient pas dit leur dernier mot dans son cas.

Elle m'a ensuite raconté à travers ses larmes qu'elle avait quitté son pays pour obtenir un *aborto*. Au Mexique, l'avortement était considéré comme un infanticide. Plus que mal vu, il était proscrit par la foi et par la loi. Il s'en pratiquait malgré tout, mais clandestinement et dans des conditions déplorables. Une camarade qu'elle connaissait depuis la petite école en était morte, après une agonie horrible, à la suite d'une septicémie. Rosario était bien décidée à ne pas connaître son sort. Le médecin new-yorkais qui lui avait été recommandé par une voisine de Soledad demandait beaucoup trop pour ses maigres économies. Ses manières hautaines ne lui inspiraient pas confiance non plus. Elle avait alors entendu parler d'une grande ville francophone à l'atmosphère libérale, au Canada, et d'un certain docteur Berthault qui y faisait discrètement des avortements dans des conditions sanitaires sûres et à des tarifs très abordables. Ayant appris un peu de français durant ses études primaires chez les Sœurs de la Charité, elle s'était dit qu'elle pourrait se débrouiller à Montréal.

Elle était arrivée deux jours auparavant et avait pris rendez-vous avec notre aimable secrétaire, après s'être assurée auprès d'elle que mon attitude à l'égard des patientes était compréhensive, quels qu'en soient l'âge, le statut civil ou la nationalité. Elle savait que je demandais d'habitude entre 150 et 200 dollars.

Moins encore quand les moyens de la patiente sont limités, parfois même rien, lui ai-je précisé d'un air entendu. Elle m'a adressé un sourire de reconnaissance qui valait bien une fortune. Des bribes de son histoire m'échappaient, mais, grands dieux, que le hasard fait bien les choses quand on le laisse s'en mêler ! J'en avais oublié l'heure. Dans ma courte carrière, aucune patiente n'avait retenu mon attention aussi longtemps.

Je pratiquais alors des avortements, dans des conditions infiniment plus appropriées que celles qui avaient cours chez les faiseuses d'anges ou les adeptes des aiguilles à tricoter. Le terme même d'avortement passait encore pour inconvenant dans les salons. Il me fallait opérer dans la semi-clandestinité, non seulement pour ne pas avoir à mes trousses les impitoyables grenouilles de bénitier qui couvraient par leurs coasements toute voix opposée, mais aussi parce que l'acte était toujours officiellement un crime passible de la prison à vie. À ma connaissance, aucun procès n'avait cependant abouti à une sentence aussi sévère. La législation était en porte-à-faux avec l'opinion publique québécoise, plus tolérante sur cette question que celle du reste du Canada ou de nos voisins du Sud. La réputation de la clinique avait fini par franchir la frontière, et je comptais des Américaines parmi ma clientèle.

Pour répondre à la demande des femmes, certaines d'entre elles jeunes et célibataires, d'autres plus âgées et mères de famille, j'avais dû me pencher plusieurs

mois sur les manuels d'obstétrique, consulter divers spécialistes et assister à quelques interruptions de grossesse. Le nombre de mes patientes spéciales augmentait en proportion de la diminution de celui des patients ordinaires, mais je me sentais plus utile ainsi, et, tout compte fait, je gagnais davantage. Mais à quel prix émotionnel!

Je me rappelle encore le premier avortement que j'avais accepté de faire. J'y avais été en quelque sorte contraint, sommé par ma conscience de secourir une adolescente de quatorze ans qui avait été violée par un oncle. Le désespoir de cette enfant que sa mère accompagnait la mine basse était tel que je m'étais senti prêt à subir les foudres de la loi pour l'en tirer, en dépit des possibles conséquences pour ma carrière. Heureusement, tous les cas n'étaient pas de cet ordre. À cette époque, les demandes d'avortement se faisaient surtout pour complaire ou obéir à un homme.

Il était de mon devoir d'expliquer à Rosario les risques de l'intervention qu'elle demandait. Elle m'a répondu qu'elle avait arrêté son choix, même si elle savait que Dieu la châtierait tôt ou tard pour cet acte. Elle a sangloté un peu plus fort en m'avouant tout d'un trait qu'elle n'avait accepté de fauter avec celui qu'elle appelait en soupirant son *novio*³, jeune comme elle et comme elle sans ressources, que lorsqu'il lui avait promis de l'épouser un jour et de faire très atten-

3. Petit ami, amoureux, amant, fiancé, jeune marié.

tion si elle se donnait à lui. Ce serait, avait-il prétendu, sa première fois à lui aussi.

À vingt-deux ans, dans un hôtel borgne de Mazatlán, ville que son petit ami connaissait comme le fond de sa poche puisqu'il y était né, elle avait accepté de courir le risque d'une grossesse illégitime, passant outre aux interdits de son milieu et de sa religion. Il n'était pas très instruit, elle le trouvait beau et aimait tout de lui, jusqu'à ses gros ongles toujours encrassés. Surtout, il lui avait juré un *amor eterno*, et cela lui suffisait. Et puis, jamais un corps d'homme ne l'avait autant troublée et rassurée. Elle était convaincue de le connaître assez bien pour se lancer avec lui dans la grande aventure de la vie à deux.

En fait, durant leurs premières rencontres, occupés à se bécoter en se tenant la main et à se regarder dans le blanc des yeux comme dans un miroir, ils n'avaient pas encore appris grand-chose l'un au sujet de l'autre, au-delà de leurs prénoms et de quelques préférences musicales et gastronomiques sur lesquelles ils s'accordaient.

C'était son premier et dernier grand amour, a-t-elle ajouté en posant la main sur son médaillon comme pour prendre la Vierge à témoin. Elle était sûre de ne plus jamais en aimer un autre, même plus riche, même plus beau, même plus instruit. Non, jamais ! Le *novio* n'avait ni pu ni su tenir sa promesse, dépassé par les sensations qui déclenchent le spasme suprême, incoercible chez un jeune homme de son âge. Trahi

par son corps, il avait tenté de rassurer Rosario en lui rapportant ce que le plus âgé de ses amis lui avait affirmé : une seule fois ne suffit pas. À preuve, sa *novia* n'était tombée enceinte que plusieurs mois après leur première fois, une première fois suivie de beaucoup d'autres, avait-il précisé. Il avait dû l'épouser pour lui rendre l'honneur, mais la kyrielle de ses infidélités conjugales était connue de toute leur bande de copains.

Rosario avait bien voulu croire à ce récit, même s'il collait mal à ce qu'elle savait des choses de la vie, sa mère lui ayant expliqué la signification des saignements mensuels qui la dérangent depuis l'âge de douze ans. Cette crédulité de circonstance n'allait pas durer longtemps.

Leurs brefs rendez-vous s'étaient poursuivis quelques semaines, toujours dans l'anonymat relatif que leur offraient les parcs et les lieux publics. Le jeune homme se plaignait qu'il n'avait pas assez d'argent pour payer leurs rencontres dans une chambre d'hôtel, et s'était éclipsé quand elle l'avait mis au courant de l'absence de ses règles pour un deuxième mois. Rosario était tout de même convaincue qu'il était sincère dans son affection pour elle et qu'en dépit de sa lâcheté, tout n'était pas fini entre eux. Il lui reviendrait s'il apprenait qu'elle n'était plus enceinte. Son intuition ne la trompait jamais. Ah ! et alors, elle lui...

La phrase était restée en suspens. Rosario rougissait, ses yeux s'embuaient, son expression montrait un curieux mélange de colère et d'espoir. J'étais moi-

même trop troublé par la perspective des retrouvailles qu'elle venait d'évoquer pour placer un mot. Le silence a duré une bonne minute. Puis elle a baissé la tête sur ses mains jointes pour éviter mon regard, plus inquisiteur sans doute que je ne l'aurais voulu.

Elle avait prié une bonne amie, mariée depuis trois ans et déjà mère d'autant d'enfants, de lui prêter pour une demi-journée son alliance dont l'or s'était déjà patiné, sans donner d'autre explication que la nécessité de se rendre à Mazatlán pour faire quelques achats. C'est que les jeunes filles de bonne famille ne devraient pas aller seules dans la *ciudad de perdición* avant d'avoir pris époux, et même d'enfanter, lui répétait sa mère en pinçant les lèvres de dégoût, parce qu'elle savait par oui-dire de quoi elle parlait. Elle-même n'y avait jamais mis les pieds – son mari le lui aurait d'ailleurs interdit –, mais on racontait depuis longtemps dans le voisinage que l'étalage du *vergonzoso libertinaje*⁴ y était proprement scandaleux, surtout depuis que les touristes affluaient. D'horribles viols collectifs s'y perpétraient aussi sans que la police ni personne ne s'en mêle.

Rosario avait ignoré cette mise en garde puisque c'était là, dans la « ville de perdition » à une petite heure d'autobus poussif de son village, qu'elle avait connu l'amour et appris à ses dépens ce qu'il en coûte de désobéir à sa mère. Prémunie désormais contre toute

4. Honteux libertinage.

manœuvre de séduction, l'alliance n'en était pas moins une protection contre le harcèlement des jeunes mâles audacieux et désœuvrés qui affluaient des environs pour faire la noce et draguer pêle-mêle les innocentes ou les délurées le long des plages. Prenant une mine préoccupée, certains d'entre eux prétendaient n'être là que pour chercher du travail, alors que leur véritable but était d'amorcer une conversation galante qu'ils espéraient poursuivre dans des lieux plus intimes.

Rosario s'était rendue en grand secret à Mazatlán pour consulter d'abord un omnipraticien réputé qui pourrait lui confirmer une grossesse qu'elle redoutait au point d'en avoir perdu et le sommeil et l'appétit depuis plusieurs jours. Elle espérait qu'il dissiperait ses craintes en lui assurant que le retard de ses règles n'était pas aussi significatif qu'elle le croyait. Autrement, elle serait à jamais une fille perdue qui avait sali le nom de son père. Or, après l'avoir examinée, le médecin lui avait déclaré, sur un ton de satisfaction lénifiante et avec un accent aussi châtié que celui d'un curé jésuite frais débarqué d'Espagne, qu'elle était bel et bien enceinte, signe indubitable que Dieu, dans sa bonté infinie, avait décidé de bénir son mariage. La vue de l'alliance avait produit son effet.

Sa grossesse confirmée, elle devait passer à la seconde partie de son plan. Non sans de multiples hésitations dues à la timidité et à la honte, elle était allée sonner chez son *novio* avec l'espoir fou de l'y trouver terré. C'est grâce au patronyme Hernández, lu

un jour à la dérobée sur la carte d'identité tombée de la poche de son propriétaire insouciant, que Rosario s'était retrouvée au deuxième étage d'un immeuble trapu et délabré. Elle s'était perdue à plusieurs reprises dans le dédale des rues à cause des réponses approximatives ou trompeuses qu'on donnait d'un air assuré à ses questions. L'annuaire téléphonique, pourtant pas bien épais, lui avait révélé qu'il y avait une foule de Hernández à Mazatlán. Celui qu'elle tenait à revoir était-il du nombre de ceux qui pouvaient se payer le téléphone ? Quant à l'adresse, elle se rappelait qu'il lui avait dit sur un ton indifférent habiter avec sa mère et sa sœur loin de la mer, en faisant un geste vague de la main vers les quartiers périphériques.

C'est en parcourant les lieux lugubres qui ceinturaient la ville que Rosario avait commencé à se demander pourquoi son *novio* ne l'avait jamais invitée chez lui, ni cru bon de lui préciser son adresse, détails qu'elle avait jugés sans importance durant le paradis de leur trop brève fréquentation. La réponse lui était montée à la tête comme une poussée de fièvre : il avait certainement prévu qu'elle le chercherait un jour ! Le serment d'amour éternel qu'il lui avait fait n'était qu'un parjure, alors que le sien demeurerait une blessure à jamais ouverte dans sa chair.

Rosario se rendait compte qu'elle ne savait pas grand-chose à son sujet, si ce n'est qu'elle avait été heureuse, follement heureuse, quand il l'avait possédée corps et âme, et qu'elle ne le serait jamais plus

sans lui après cette première fois qui serait la dernière. Anéantie par cette pensée autant qu'épuisée par des heures de marche, elle avait laissé ses larmes couler sans retenue. Elle pensait ne jamais s'éveiller du cauchemar qu'était devenue sa vie et ne pouvait se résigner à l'idée de rentrer bredouille dans son village. Il lui fallait continuer sa recherche jusqu'à la fin du jour, quitte à s'effondrer en pleine rue, quitte à en mourir.

Elle avait fini par trouver l'appartement de son *novio* grâce à un passant qui connaissait les Hernández, car ils habitaient une ruelle avoisinant la sienne. Que ferait-elle si, par hasard, c'était lui qui ouvrait ? Elle était à la torture, et avait eu juste le temps d'ôter l'alliance oubliée à son doigt avant qu'une adolescente à l'air boudeur ne se montre à la porte sa jeune sœur à n'en pas douter, tant leur ressemblance était frappante. Aux questions gênées de Rosario, la jeune personne avait sèchement répondu que, grâce à Dieu, elle n'avait plus ni père ni frère, que seule sa mère était là, et personne d'autre. Elle l'avait conduite dans l'une des deux chambres d'un logement quelque peu malodorant et meublé à la diable.

La mère, alitée et prématurément vieillie, avait pressenti que cette inconnue ne lui disait pas tout quand elle avait balbutié venir de la part d'une bande d'amis qui s'inquiétaient de ne pas avoir vu son fils depuis des semaines. On se demandait où il était passé. Tout en guettant du coin de l'œil les gestes et réactions de Rosario, elle avait commencé par lui confier

que, plus de trois ans plus tôt, son mari les avait abandonnés tous trois, ses deux enfants et elle, dans une semi-misère pour refaire sa vie avec une jeune femme. La petite garce avait fait perdre la tête à un homme qui aurait pu être son grand-père puisqu'il touchait déjà à la cinquantaine. Il fallait la croire : les femmes n'ont pas d'amies, elles n'ont que des rivales.

Sa santé en avait été altérée au point qu'elle avait dû renoncer à son travail harassant dans une manufacture de textile – dix heures par jour et avec un chef de section qui ne savait pas garder les mains dans ses poches. Elle se plaignait de migraines et de divers malaises auxquels les médecins ne comprenaient rien. Elle n'obtenait d'eux que des calmants qui l'assommaient au point qu'elle devait garder le lit. Elle s'était excusée de recevoir couchée sa visiteuse, sans avoir, comble d'indignité, rien à lui offrir pour la désaltérer, à part un verre d'eau.

Ce qui était plus grave encore, c'est que le comportement de son fils s'était gâté après la disparition d'un père auquel il était très attaché. Du jour au lendemain, il était devenu un *mujeriego*⁵. Il rentrait tard, le plus souvent éméché, escorté par sa bande d'amis des deux sexes qui lançaient à tue-tête des blagues et des obscénités sous leurs fenêtres. Il avait renoncé à finir ses cours du soir pour obtenir le diplôme d'études secondaires, et elle, à son rêve de le voir devenir un

5. Coureur de jupons.

jour médecin ou ingénieur. Quand elle osait lui poser des questions sur ses absences nocturnes, il lui criait irrespectueusement que c'étaient ses affaires, qu'il était majeur et libre, et qu'il se tuait déjà assez pour rapporter un peu d'argent à la maison, pour elle et sa bonne à rien de fille. Frère et sœur avaient fini par se repousser comme le feu et l'eau.

La mère était sûre que son garçon n'en avait plus désormais que pour les *desvergonzadas*⁶ qui traînaient près des hôtels du bord de mer avec l'espoir d'attirer l'attention des riches touristes. Pourtant, elle l'avait élevé avec soin et amour, l'ayant eu à dix-sept ans, après six mois de mariage seulement – elle n'avait plus honte de le dire. Son fichu père avait au moins eu la décence de l'épouser. Elle s'était mise à pleurer à cette évocation, tandis que Rosario baissait la tête pour cacher le désespoir qui lui tordait les entrailles.

J'étais sur le point d'interrompre Rosario pour lui dire que le mariage des parents du jeune Hernández me rappelait celui de mon frère, datant d'une douzaine d'années déjà. J'y ai renoncé à cause de l'émotion de ma belle conteuse. Je me suis promis de lui rapporter mes propres souvenirs plus tard – si tant est qu'il allait y avoir un plus tard pour nous deux –, et tout le méli-mélo que l'événement avait provoqué dans notre famille très conservatrice. Je gardais pour moi ce que

6. Délurées, dévergondées.

m'avaient appris l'exercice de la médecine et la vie sur les ratés de la morale religieuse quand elle cherche à s'opposer aux désirs humains, surtout à ceux que commandent les pulsions, autant dire presque tous. J'aurais également voulu demander à Rosario le prénom de ce *novio*, mais, de peur de me montrer indiscret et de l'indisposer, j'ai passé outre pour la laisser filer son histoire, sans quitter des yeux son visage de madone.

Trois ou quatre semaines plus tôt, avait repris M^{me} Hernández après s'être séché les yeux, son fils avait décidé de gagner Mexico pour y chercher un travail plus rémunérateur et moins salissant que le sien, celui d'un petit mécanicien de garage aux ongles noirs de cambouis qu'aucun savon ne parvenait à nettoyer. Il ne donnait plus d'argent pour la maison, ce qui la chagrinait mais ne l'étonnait guère. À Mazatlán, la vie était devenue très difficile pour tout le monde, les jeunes surtout. La plupart d'entre eux partaient faire leur trou ailleurs. Après son départ qu'elle pensait définitif, elle avait été obligée de vendre quelques-uns de ses petits bijoux en or et de se serrer davantage la ceinture, en attendant que sa fille trouve un emploi plus stable.

Elle avait tout récemment reçu de lui une lettre où il annonçait qu'il retournerait un jour à la maison et que tout allait assez bien pour l'instant, sans indiquer son adresse ni mentionner le genre de travail qu'il avait pu trouver à Mexico. Et sans joindre à sa lettre le

moindre peso, ¡ *Cría cuervos*⁷ ! Tout cela pour dire qu'il lui cachait quelque chose. Elle avait passé à Rosario la lettre glissée dans son enveloppe déchirée et tachée, en s'excusant des grossières fautes d'orthographe qui s'y trouvaient, bien plus nombreuses sans doute que celles qu'elle avait pu repérer après plusieurs lectures.

La vue brouillée par l'émotion, Rosario n'avait pu s'attarder autant qu'elle l'aurait voulu à chaque mot de cette courte lettre mal rédigée, mais elle se sentait heureuse, d'une certaine manière, de faire la découverte de l'écriture du fugitif. C'était comme s'il était encore là, sous ses yeux, traître inoubliable. Vers la fin de l'après-midi, alors qu'elle quittait Mazatlán mieux informée sur les tenants et les aboutissants de sa situation, elle s'était dit qu'elle ne lui pardonnerait jamais sa lâcheté et ses mensonges. Elle sentait qu'elle ne pourrait jamais non plus s'empêcher de croire qu'il l'avait vraiment aimée, et qu'il regretterait tôt ou tard de n'avoir pas tenu leur enfant dans ses bras, d'avoir préféré écouter sa peur plutôt que son cœur, s'il en avait un, irresponsable et *mujeriego*, comme son père, comme tous les hommes ! Et c'était toujours aux femmes de payer les pots cassés.

Comment le retrouver ? s'était-elle demandé, toujours en larmes, à l'arrière de l'autocar à moitié vide qui cahotait sur des chemins de traverse poussiéreux.

7. Du proverbe espagnol « *Cría cuervos y te sacarán los ojos.* » : « Élève des corbeaux, et ils t'arracheront les yeux. »

Comment le retrouver dans la fourmilière de la capitale ? Autant reconnaître que la vie minuscule qu'elle portait depuis presque trois mois ne dépendait que d'elle ! Elle venait de perdre tout espoir de porter un jour le nom de celui qu'elle cherchait, et l'enfant qu'elle mettrait au monde serait à jamais un *bastardo*. Le mot infamant ne décollait pas de son esprit. Plus elle s'approchait de son village, plus elle désespérait de devoir affronter seule les conséquences de sa témérité.

Partagée entre la colère, le dégoût et l'angoisse, sans avoir rien mangé ou bu depuis la tasse de thé fort d'un petit-déjeuner plus que frugal, elle avait senti qu'il lui fallait prendre très rapidement une décision, cruciale pour son avenir. Mais laquelle, Vierge sainte ? laquelle ?

Montréal, années 1960. Lui, médecin québécois frisant la quarantaine, a pris ses distances avec la parenté des bien-pensants, applaudit aux chambardements de la Révolution tranquille et multiplie les conquêtes amoureuses; elle, jeune Mexicaine venue à son cabinet par extrême nécessité, conjugue à la beauté le stoïcisme du désespoir. Il veut la retenir, elle ne se refuse pas, mais pose ses conditions. Après l'arrivée d'un enfant, les deux se trouvent vite pris dans une cellule familiale étouffante. Les années passant, des rancœurs refoulées élèvent entre eux un mur de non-dits et de soupçons.

Alexandre Lazaridès signe un drame psychologique et social raffiné qui traverse des décennies charnières de l'histoire du Québec.

Nous n'apprenons bien souvent la vérité sur ceux qui nous sont proches que lorsqu'il est trop tard, en amateurs stupéfaits de découvrir que l'étoile qui les émeut encore par son éclat est morte depuis des millions, voire des milliards d'années.

Alexandre Lazaridès vit à Montréal. *Adieu, vert paradis*, son premier roman paru chez VLB en 2010, a reçu le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec.

ISBN 978-2-89649-797-3




Groupe
Livre
QUÉBÉCOR